



PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF

L'IMPOSTURE DÉCOLONIALE

Voilà plusieurs décennies que le philosophe et sociologue Pierre-André Taguieff mène un travail de fond sur les questions de racisme et d'antisémitisme, offrant une analyse scrupuleuse des discours qui les véhiculent. Ce franc-tireur développe dans *L'Imposture décoloniale*, son dernier livre, des thèmes qui sont aujourd'hui au cœur des débats. Pierre-André Taguieff a été lauréat du prix Bernheim en 2019.

Propos recueillis par
Perrine Simon-Nahum

Directrice de recherche au CNRS, professeur
 attaché au département de philosophie à l'ENS



L' Arche : Il y a longtemps que vous analysez la fabrication des discours antisémite et raciste. Comment ont-ils évolué ?

Pierre-André Taguieff : L'antiracisme des années 1980-1990 était centré, en France, sur la lutte contre l'extrême droite, principalement représentée par le Front national et quelques groupes néonazis. Cet antiracisme était avant tout un antinationalisme. Dans les années 2000, la figure du « raciste » s'est transformée, sous la pression de milieux islamistes instrumentalisant la cause palestinienne dans le cadre de leur propagande : le « raciste » a pris la figure de l'« islamophobe ». Dans l'imaginaire et le discours antiracistes, à l'« islamophobie » s'est ajoutée plus récemment le motif des discriminations visant les « personnes de couleur » issues de l'immigration. D'où la recatégorisation sur la négrophobie et l'arabophobie.

Les idéologues du postcolonialisme et du décolonialisme postulent que le racisme colonial est une maladie héréditaire et contagieuse affectant les sociétés néo-esclavagistes et néocolonialistes, où les « dominés » sont nécessairement « racisés ». Le racisme colonial serait donc une maladie héréditaire qui s'attraperait par simple contact. Face à la supposée persistance du racisme colonial, voire à son extension indéfinie à de nouveaux groupes issus de l'immigration et formant de nouvelles minorités, un seul remède est prescrit : la dénonciation litannique, dans le jargon postcolonial respecté à la lettre, du racisme colonial. C'est ce qu'il est convenu d'appeler l'« antiracisme politique », dont la fonction d'intimidation est de disqualifier toute critique.

Comment le thème racial est-il devenu la principale clé de lecture de nos sociétés ?

Le prétendu « antiracisme politique » n'est autre qu'une machine de guerre contre « les Blancs » et la « société blanche ». Il dérive de la définition antiraciste du racisme fabriquée par des militants afro-américains révolutionnaires dans les années 1960. Il ne s'agit pas d'une conceptualisation du racisme mais d'une arme symbolique visant à réduire le racisme au racisme blanc, « inhérent » à la « société » ou à la « domination blanche » aux États-Unis, seule forme de domination raciale dénoncée par les néo-antiracistes. Le message est simpliste : la société blanche tout entière serait intrinsèquement raciste. Qu'ils en soient ou non conscients, « les Blancs » seraient dominants et « racisants ». Ce « nouvel antiracisme » se définit à travers des catégories raciales. D'où le paradoxe d'un antiracisme racialisé, voire raciste, dès lors qu'il puise à la thématique du racisme anti-Blancs. C'est pourquoi il vaudrait mieux le caractériser comme un pseudo-antiracisme, ou un antiracisme anti-Blancs. Un antiracisme raciste.

Quels sont les discours en présence ?

Pour comprendre les liens entre l'islamo-gauchisme, l'antiracisme dit « politique » et le décolonialisme, il faut partir de la convergence entre l'anticapitalisme



CULTURE

(marxiste), l'anti-occidentalisme (islamiste) et l'antiracisme anti-Blancs (décolonialisme). Comme les islamistes, les propagandistes décoloniaux réduisent le racisme à l'islamophobie, considérée par les islamogauchistes comme le racisme à combattre. Depuis les années 1930, les islamistes utilisent l'anticolonialisme pour attirer dans leur camp les nationalistes arabes. Les idéologues du décolonialisme se sont emparés de cette thématique tiers-mondiste puis altermondialiste pour définir les sociétés occidentales comme structurellement inégalitaires, autour des oppositions dominants/dominés, racisants/racisés. Ils les accusent de « racisme d'État » mais font silence sur les sociétés arabo-musulmanes, dont la plupart pratiquent un antisionisme – voire un antisémitisme – d'État, ainsi qu'un « racisme systémique » à l'égard des Africains subsahariens.

Dénonçant le phénomène historique de la traite atlantique, ils ne disent mot de la traite intra-africaine ou arabo-musulmane. Comme leur antiracisme, leur anti-esclavagisme est à sens unique : l'Occident seul est dénoncé. L'ennemi commun est indifféremment « raciste », « islamophobe », « sioniste », « réactionnaire » ou « d'extrême droite ». En France, c'est le Parti des Indigènes de la République qui incarne le mieux l'islamo-gauchisme, suivi par la mouvance animée, au sein de La France insoumise, par la trotskiste « afro-féministe » Danièle Obono et la communiste écoféministe Clémentine Autain. Leurs relais sont nombreux dans le champ médiatico-culturel et universitaire. La cause palestinienne reste le ciment idéologique et émotionnel des convergences et des alliances.

Comment expliquer leur succès dans la société française ?

Il faut souligner le rôle que joue la rencontre entre les mobilisations internationales provoquées par la mort de George Floyd et la réactivation de la légende d'un Adama Traoré devenu le symbole de toutes les

“Dénonçant le phénomène historique de la traite atlantique, les idéologues du décolonialisme ne disent mot de la traite intra-africaine ou arabo-musulmane. Comme leur antiracisme, leur anti-esclavagisme est à sens unique : l'Occident seul est dénoncé.”

victimes de « violences policières ». Cette symbolisation abusive a permis aux activistes pro-Traoré d'élargir le cercle de leurs militants et de leurs sympathisants vers la gauche et l'extrême gauche « blanches ». À l'importation grossière de la « question noire » par des groupes d'agitateurs s'est ajoutée une mode idéologique fondée sur l'héroïsation du délinquant mort en martyr : l'icône Floyd a pris la relève du Che. La religion de l'Autre, à laquelle se réduisait l'antiracisme moralisateur, est remplacée par le culte de la Victime « de couleur ».

Alors qu'elle n'existait pas en France, la « cause noire »

s'est inscrite à l'ordre du jour, entre une version misérabiliste (le traitement victimaire des Noirs) et une version identitaire (l'affirmation de la « fierté noire »).

Vous insistez sur le caractère non scientifique de ces discours, sur l'imposture qu'ils constituent.

Ma critique de l'imposture décoloniale porte sur une historiographie polémique ressemblant à un règlement de comptes avec le passé national, sur les exploitations politiques de ces dénonciations hyperboliques de l'héritage du colonialisme. Tout ne s'explique pas par les séquelles du colonialisme. Il n'y a pas de « recherche » postcoloniale ou décoloniale mais un rabâchage militant d'accusations criminalisantes visant la France et l'Occident, formant une nouvelle orthodoxie académique. ●



À LIRE : 
 de Pierre-André Taguieff
L'imposture décoloniale
 – Science imaginaire
 et pseudo-antiracisme,
 Éditions de l'Observatoire,
 2020

